

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

VILLE ANNEE

1892



1er JUILLET

No. 7

REVUE DU TIERS - ORDRE

ET DE LA

TERRE-SAINTE.

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

XIX

DIEU LUI RÉVOILE L'AVENIR DE SON ORDRE.

“ Le B. François était donc rempli chaque jour de la consolation et de la grâce du S. Esprit. En toute vigilance et sollicitude il formait ses nouveaux fils par de nouveaux enseignements, leur apprenant à marcher, sans jamais revenir en arrière, dans la voie de la sainte pauvreté et de la bienheureuse simplicité.

“ Or un jour qu'il admirait, par les bienfaits qu'il en avait reçus, la miséricorde du Seigneur, il se prit à désirer que Dieu lui révélât le cours de sa vie et de celle de ses frères, il alla dans un lieu solitaire pour y prier ; ce qui lui arrivait très souvent. Il y demeura longtemps, se tenant, avec crainte et tremblement, en présence du Dominateur de toute la terre, repassant dans l'amertume de son âme ses années mal employées, répétant souvent cette parole : “ Seigneur, ayez pitié de moi, pécheur ! ”

“ Et voilà qu'une joie indicible, la joie du S. Esprit, survint en lui ; une suavité non parci le commença à submerger son cœur. Il commença aussi à s'oublier, ses affections s'apaisèrent, les ténèbres, amassées dans son cœur par la crainte du péché, se dissipèrent. Il reçut la certitude de la rémission totale de tous ses péchés et la grâce de respirer avec confiance. Ravi, ensuite, au-dessus de lui-même, et tout absorbé dans une certaine et admirable lumière, son esprit s'agrandit et il vit pleinement ce qui devait lui arriver ainsi qu'à ses frères. Après que cette

slavité et cette lumière se furent retirées, renouvelé en esprit, il parut changé en un autre homme.

“ Ainsi, revenant joyeux vers ses six frères déjà nommés (Bernard, Pierre, Egide, Sabbatin, Moric et Jean de Cappella) il leur prédit l'avenir, en ces termes :

“ Considérons, frères bien-aimés, la vocation par laquelle Dieu, dans sa miséricorde, nous a appelés, non seulement pour notre propre salut, mais encore pour celui de beaucoup d'autres. Allant par le monde, nous devons exhorter chacun, plus par l'exemple que par la parole, de faire pénitence pour les péchés commis, et de se souvenir des commandements de Dieu.

“ Ne craignez pas parce que vous paraissez petits et commençants ; mais en toute sécurité annoncez simplement la pénitence, vous confiant en Dieu qui a vaincu le monde. Son Esprit parlera par vous et en vous, lorsque vous exhorterez tous les hommes à se convertir à Dieu et à observer ses commandements. Vous rencontrerez des hommes fidèles, doux et bénins, qui, avec joie, vous recevront, vous et vos paroles ; vous en trouverez beaucoup d'autres, infidèles, orgueilleux ; ils vous résisteront, en blasphémant, ainsi qu'à vos discours. Posez dans vos cœurs d'endurer tout avec patience et humilité.

“ A ces paroles, les frères furent saisis de peur. Et le Saint reprit : “ Soyez sans crainte, parce que bientôt une foule d'hommes sages et nobles vous suivront ; avec vous ils prêcheront aux rois, aux princes et aux peuples. Une multitude se convertiront au Seigneur qui multipliera sa famille par le monde et lui donnera l'accroissement. Courage, donc, frères bien aimés, et réjouissez-vous dans le Seigneur ; que votre petit nombre ne vous attriste pas ; que ma simplicité et la vôtre ne vous abattent point, car, comme le Seigneur me l'a montré véritablement, Dieu vous multipliera extraordinairement et, par la grâce de sa bénédiction, vous fera croître jusqu'aux extrémités du monde.

“ Pour votre profit je suis forcé de dire ce que j'ai vu. J'aimerais mieux le taire, mais la charité m'oblige à vous le rapporter.

“ J'ai vu les hommes venant à nous en foules, voulant vivre avec nous sous le vêtement d'une vie sainte et selon la règle de la bienheureuse religion ; et voilà que le bruit de ceux qui vont et viennent, selon l'ordre de la sainte obéissance, est encore dans mes oreilles ; j'ai vu aboutir ici les chemins remplis de leur multitude venant de presque toutes les nations. Ils arrivent les Français ; ils se hâtent les Espagnols ; ils courent les Allemands et les Anglais et

la multitude immense des diverses autres langues s'em-
presse.

“ Ce qu'ayant ouï, les frères furent remplis de la joie du Sauveur, soit pour la grâce que Dieu avait donnée à son Saint, soit parcequ'altérés singulièrement du salut du prochain, ils désiraient augmenter chaque jour, afin de le procurer.

“ Et le Saint leur dit encore : “ Mes frères, afin de rendre dévotement et fidèlement grâce à Dieu pour tous ses bienfaits, et pour que vous sachiez comment vous devrez vous comporter avec les frères présents et à venir, écoutez la vérité sur ce qui va se passer.

“ Au commencement de notre conversion nous trouverons des fruits fort doux et suaves à manger ; mais, peu après, nous en rencontrerons d'autres moins doux et moins suaves ; en dernier lieu, on nous en donnera pleins d'amertume, dont nous ne pourrons pas nous nourrir. Ils seront tellement acerbés que personne n'en voudra, bien qu'à l'extérieur ils aient un certain parfum et quelque beauté.

“ Et, en vérité, comme je vous l'ai dit, Dieu fera de vous un grand peuple. Mais, enfin, il nous arrivera de même qu'à un homme qui a jeté ses rêts dans la mer ou dans un lac et a pris une abondante multitude de poissons qu'il met dans sa barque ; après cela, s'ennuyant de les porter tous, parce qu'il en a trop, il choisit les plus beaux qu'il met dans ses vases et rejette les autres.

“ Toutes les prédictions du Saint de Dieu, dit le B. Thomas de Célano, brillent d'une telle vérité, sont tellement manifestes, qu'elles sont évidentes pour ceux qui regardent avec un esprit droit. Et voilà comment l'esprit prophétique s'est reposé en S. François.” (1 Cél., 1 p., c. 10 ; 3 Comp., c. 10 ; S. Bon., c. 3.)

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

LE TIERS-ORDRE A JOLIETTE.

Le 7 Mai dernier, un Père Franciscain arrivait à Joliette pour faire la visite annuelle de la Fraternité du Tiers-Ordre. Il donna quelques instructions pratiques aux confrères déjà enrolés sous la bannière de S. François d'Assise, et appela de nouveaux membres à cette illustre société. Il eut la consolation de voir ses efforts couronnés de succès : le terrain était bien préparé. Nous avons

été édifiés de voir un grand nombre d'hommes et de femmes se présenter pour recevoir des mains du Révérend Père et de M. le Curé de cette paroisse, le scapulaire de S. François. La cérémonie fut touchante. Il y eut lieu 30 prises d'habits et 50 professions. Nous espérons que la ville de Joliette qui possède déjà 700 tertiaires recevra en échange de son zèle à répondre à l'appel divin, le centuple en cette vie, en attendant cette récompense réservée dans le Ciel aux âmes dévouées au service de Dieu et de notre Mère la Sainte Eglise.

Le 8, eut lieu la bénédiction d'une statue de S. François d'Assise, qui doit être honorée dans l'Eglise paroissiale. Pendant sa visite à Joliette, le Révérend Père fut témoin d'une cérémonie touchante. Les enfants de Marie Immaculée de cette paroisse fêtaient le onzième anniversaire de l'établissement de leur congrégation, par le chant d'une messe solennelle et l'inauguration de deux splendides bannières, dont l'une sera le principal étendard de la congrégation; l'autre doit servir aux sépultures des congréganistes défuntes.

La fête fut très solennelle et de nature à démontrer ce qu'il y a de grand et de sublime à faire partie d'une aussi belle congrégation, qui étant sous le Patronage de l'Auguste Vierge Marie ne peut manquer de procurer aux jeunes personnes qui en font partie des fruits abondants de salut. Cette congrégation qui, déjà a donné au Tiers-Ordre bon nombre d'associées, ne sera pas moins fructueuse à l'avenir. L'expérience est là pour donner la preuve que le bien déposé entre les mains de la Mère de Dieu fructifie au centuple. Des enfants de Marie sont entrées dans le Tiers-Ordre et sont devenues par là de plus fidèles servantes de la Reine du Ciel, en embrassant ce genre de vie si parfaite qui fait des âmes d'élites, et les introduit dans le sanctuaire de Dieu, où elles savourent le bonheur de s'entretenir d'une manière intime avec la Reine des Anges.

Le soir un salut solennel fut chanté, et le Révérend M. P. Sylvestre, Directeur du collège, donna le sermon de circonstance : il fit connaître toute la suavité de la dévotion à la Très Sainte Vierge, et combien sont privilégiées les âmes dévouées pour la gloire de cette Mère chérie.

Après le sermon 19 jeunes personnes se présentèrent pour s'enroler sous la bannière des enfants de Marie, pendant que les choristes de la congrégation chantaient le *Veni Creator*. Honneur au drapeau de l'Immaculée Vierge Marie !

UNE TERTIAIRE DE JOLIETTE.

Ajoutons que la musique, exécutée au grand orgue toute la journée par les Enfants de Marie actuelles et anciennes, fut ravissante. A la clôture du mois de Marie et de la réception des Congréganistes, une illumination très bien disposée, avec lanternes vénitiennes, entremêlées de beaux gentils petits anges — un peu frileux pour la circonstance — arrêtait la foule compacte qui

sortait de l'Église, et l'invitait à attendre un véritable feu d'artifice, escorté d'une prodigieuse prodigalité de fusées. La fête était complète et réussie : chacun était content. Et je pense que ce rayonnement extérieur de la joie, n'était que le rejaillissement des cœurs ; des ardentes promesses des Congréganistes en ce beau jour à Celle qu'elles ont choisie pour leur Mère, la Sainte Vierge Marie, qui veut les garder toujours en ces saintes dispositions.

LE TIERS-ORDRE A BUENOS-AYRES.

Le Tiers-Ordre fut fondé à Buenos Ayres par S. François Solano, vers 1590, il fit bientôt de grands progrès et se propagea rapidement dans l'Argentine. Il n'a jamais cessé d'exister depuis ce temps et se trouve aujourd'hui plus florissant que jamais. Dans la seule ville de Buenos-Ayres, il ne compte pas moins de trois mille membres, recrutés pour la plupart dans les familles les plus distinguées.

Comme le Tiers-Ordre n'est pas simplement une œuvre de sanctification privée et secrète, mais qu'il doit se montrer et se produire dans les œuvres de charité, à Buenos-Ayres, il a fondé un vaste hôpital pour tous les pauvres malades de la ville. Chaque jour, quatre frères et quatre sœurs revêtus de leur grand habit de tertiaires, vont visiter les malades, pansent leurs plaies et leur prodiguent tous les soins que réclame leur état. Tous les tertiaires s'acquittent de cet office à tour de rôle. En même temps, d'autres tertiaires visitent les malades à domicile et portent des secours aux pauvres honteux.

Le Tiers-Ordre possède aussi à Buenos-Ayres une église publique sous le vocable de S. Roch, de 120 pieds de long sur 50 de large et surmontée d'un magnifique dôme renaissance. Cette église a été construite sur l'emplacement occupé par une petite église bâtie par S. François Solano. Elle compte sept autels, une belle sacristie située derrière le maître-autel et une crypte servant de vestiaire aux tertiaires et où étaient enterrés autrefois les membres du Tiers-Ordre.

Cette église est contiguë à la grande église des Franciscains, comme c'est du reste l'usage dans l'Amérique du Sud, en ce qui concerne les tertiaires.

Derrière la sacristie se trouve le couvent au milieu duquel on voit encore un pin planté par S. François Solano. L'église du Tiers-Ordre est à l'usage du public ; chaque jour on y célèbre plusieurs messes. Les fêtes des principaux Saints de l'Ordre y sont célébrées avec une grande solennité. La fête de S. Louis, roi de France et patron du Tiers-Ordre, ainsi que celle de S. Roch, se célèbrent pendant trois jours, avec procession et pané-

gyrique chaque jour. Disons en passant que cette église possède une ancienne statue de S. Louis d'un prix inestimable ; elle est de racine de buis et si bien travaillée qu'on y voit les veines artistement tracées.

Chaque mois, on y fait une retraite de trois jours ; pendant ce temps les tertiaires portent leur habit et font une procession à la grande église cinq ou six fois grande comme celle du Tiers-Ordre. Tous alors s'approchent des sacrements ; c'est vraiment bien édifiant de voir tant de monde s'approcher de la Sainte Table avec piété, et porter les livrées du pauvre d'Assise.

Malgré le libéralisme toujours croissant, le Tiers-Ordre prend chaque jour une nouvelle extension, surtout depuis l'encyclique de S. S. Léon XIII. L'Archevêque, monseigneur Aneyros, est lui-même président du Tiers-Ordre et assiste aux diverses réunions, revêtu de l'habit de tertiaire, ainsi que le plus grand nombre des chanoines de son chapitre.

Citons encore une habitude particulière. Le Jeudi-Saint, l'Archevêque, revêtu de l'habit franciscain, lave les pieds à onze tertiaires dans la grande église du couvent. Pour représenter Judas, le douzième apôtre, on fait venir un criminel à prix d'argent. Après la cérémonie, les tertiaires signent une requête au Président de la République pour demander la grâce du criminel qui est toujours accordée.

La grande église est très riche en reliques. On y conserve entre autres l'autel portatif dont S. François Solano se servait dans ses courses apostoliques. L'autel est surmonté d'une belle image de N.-D. du Montserrat, la grande dévotion des Espagnols ; une chasuble et un calice du même saint ; les restes du Vén. Louis Bolanos, compagnon de S. François Solano, conservé intact. On raconte que S. François Solano, sur son départ pour le Pérou, disant adieu à son compagnon, celui-ci lui répondit : " Je sais que vous allez au Pérou, d'où vous ne reviendrez pas ; nous ne nous reverrons plus ; vous serez bientôt glorifié sur la terre après votre mort, et moi je ne le serai jamais ; cependant je serai encore votre compagnon au Ciel !

Touchants adieux des Saints !

CHRISTOPHE COLOMB

LE GRAND NAVIGATEUR TERTIAIRE.

VII

Le Père Gardien revoyait donc son ami ; mais dans quel état ! Colomb portait empreinte sur toute sa personne la trace des fatigues, de la patience vaincue et du dénûment supporté pendant une absence de six ans.

Juan Pérez apprit que son hôte, las de lutter contre le dédain des savants et les temporisations de la Cour, allait décidément quitter l'Espagne pour offrir ses idées à une autre nation . . . Il trembla pour son pays qui serait privé de la gloire et de la prospérité attachées à une telle entreprise. Il supplia son ami de suspendre son départ et de se reposer un peu.

Colomb accepta ; il sentait le besoin de rafraîchir son âme et son cœur dans la solitude du cloître, au contact de Dieu.

Pendant le P. Gardien de la Rabida, à la vue de la répulsion des savants pour le plan de son hôte, craignit de s'être trompé ; il recourut aux lumières d'un halile homme du pays. Avec lui et Colomb il discuta l'entreprise et fut rassuré ; il était de plus en plus convaincu de la justesse des vues de Christophe : ce n'était plus l'heure de prier ou de discuter, il fallait agir.

Le Père Gardien agit.

Il écrivit et fit porter à la Reine par un homme de tact une lettre dans laquelle il déversa tout son cœur d'Espagnol et de religieux. Isabelle répondit en invitant son ancien confesseur à donner bon espoir à Colomb et à venir la trouver. Grande fut la joie du Gardien et de sa communauté à cette bonne nouvelle.

Juan Pérez ayant emprunté une mule pour ce long et pénible voyage, partit du couvent en secret, un peu avant minuit, malgré le péril de tomber dans une embuscade ou un parti de maraudeurs (la Reine était alors occupée à combattre les Maures :) il traversa bravement les terres ennemies en se confiant à Dieu, et se hâtant il arriva au terme de son voyage.

Il parla à Isabelle, et son succès fut complet. Sans plus se souvenir des objections des savants, la Reine, n'écoutant que son bon sens, chargea le P. Gardien de faire venir Colomb sans retard. Elle envoyait en même temps à ce dernier 20000 maravedis en florins d'or afin qu'il put se vêtir convenablement et paraître à la Cour.—Dieu n'avait pas abandonné son serviteur.

Les Maures ayant été vaincus, de grandes fêtes furent célébrées en Espagne ; elles n'étaient pas encore terminées que Colomb était reçu par la Reine. Isabelle lui donna l'assurance qu'elle acceptait son projet sans restriction : il ne restait plus qu'à fixer les avantages à donner au Génois, après la réussite. Une commission royale fut nommée pour régler ce point et Colomb dut poser ses conditions.

Alors cet homme, à la pensée plus vaste que le monde, laissa percer la grandeur de ses espérances par le prix qu'il fixait à leur réalisation. Il demanda d'être :

Vice-Roi.

Gouverneur général des îles et terre ferme à découvrir.

Grand amiral de la mer Océane.

Ses dignités se transmettraient héréditairement dans sa famille par droit d'aînesse.

Il recevrait la dime de toutes les richesses, perles, diamants, or, argent, parfums, épices, fruits et productions quelconques

découvertes ou exportées dans les régions soumises à son autorité.

En entendant de telles prétentions les commissaires furent frappés de stupeur et remplis d'indignation. Quoi ! cet Italien, si souvent tourné en dérision ou pris de pitié tandis qu'il se morfondait dans les antichambres, sollicitant des audiences, osait maintenant exiger des titres qui le placeraient au-dessus des plus nobles maisons d'Espagne? . . .

La conférence fut suspendue.

Disons tout de suite le secret de cette gigantesque ambition ; Christophe le livra lui-même à Isabelle, quelques jours après :

Il avait résolu, au moyen des trésors qu'il tirerait de ses découvertes, d'affranchir le Saint Sépulcre du joug des Musulmans. Il voulait d'abord traiter de son rachat à l'amiable, et s'il n'y parvenait, lever à sa solde 50,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux pour arracher aux profanations de Mahomet le tombeau de Jésus-Christ. Il aurait remis aussitôt le gouvernement de Jérusalem au Saint Siège, se bornant pour lui à l'honneur d'être le factionnaire de l'Église au seuil de cette terre miraculeuse où fut accomplie notre Rédemption.

Ces nobles idées ne furent pas comprises et la demande de Colomb parut inacceptable. La Reine, égarée par son confesseur, offrit à Colomb des conditions différentes ; elles ne furent pas acceptées. Dans tous ses entretiens avec les têtes couronnées, alors que trop souvent ses vêtements accusaient sa détresse, Christophe avait naturellement, par son langage élevé, empreint d'une dignité familière, traité les princes d'égal à égal ; maintenant qu'arrivait l'heure d'accomplir sa mission, il agissait comme il avait parlé.

Il se retira fièrement et résolut de partir pour la France dont le Roi venait de lui répondre.

Pendant quelques esprits plus éclairés comprenaient le tort que ce départ allait causer à l'Espagne et représentèrent vivement à la Reine le tort qu'elle avait de ne pas accéder aux conditions posées par Colomb. Nommons entre autres Luiz de Santangel et Alonzo de Quintanilla. Pendant que ces deux hommes parlaient à Isabelle, le Père Gardien de la Rabida, Juan Pérez, prosterné à quelques pas de là, dans la chapelle royale, suppliait le Seigneur, par les mérites de la Passion de Jésus-Christ, d'éclairer l'esprit si droit de la Reine.

Et cette prière fut exaucée.

Soudain Isabelle change d'attitude, son regard s'illumine. Un mouvement mystérieux s'opérait dans son âme, Dieu lui ouvrait l'entendement ; elle comprenait le génie de Colomb, elle voyait quel homme lui avait envoyé la Providence.

Alors n'écoutant plus que la voix intérieure qui parlait à son cœur, elle remercia de leur insistance ces deux fidèles serviteurs ; et, avec l'accord d'une résolution immuable, déclara qu'elle acceptait l'entreprise pour son propre compte, comme Reine de Castille.

Aussitôt, par son ordre, un officier des gardes fut expédié à toute vitesse pour ramener Colomb. Il parvint à le rattraper à deux lieues de Grenade, vers l'entrée du pont de Pinos.—On dit qu'après tant de dégoûts et de déceptions, les lèvres contractées par l'amertume qui débordait de son cœur, le grand homme hésita à revenir sur ses pas. Cependant informé de tout ce qui s'était passé et de la ferme résolution de la Reine, il s'en retourna.

Isabelle venait en effet de prendre une détermination héroïque. Malgré l'avis des savants qu'elle avait consultés ; malgré l'avis de son conseil privé ; malgré les représentations de l'Archevêque de Grenade son confesseur ; malgré le sentiment du Roi Ferdinand son époux ; malgré la défaveur des apparences et l'opposition de tout ce qui l'entourait, elle venait de donner sa royale parole à un étranger.

Ce n'était pas naturel ; reconnaissons dans cette détermination de la Reine une intervention divine. Isabelle aurait pu répéter comme les anciens Croisés : Dieu le veut !

Le Père Gardien, surmontant sa crainte des grandeurs, des bruits de la Cour, était cependant resté veillant à portée de la Reine, pour défendre sa gloire et celle de l'Eglise, en soutenant son ami. Maintenant rassuré sur l'issue de l'affaire, il se hâta de regagner sa paisible cellule.

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



LE TIERS-ORDRE DANS LE PRESENT.

VII

Nous avons vu comment Marguerite Bosco profitait de tout pour former à la vertu les enfants que Dieu lui avait confiés, et préparait ainsi son fils Jean à devenir un homme remarquable et un saint à grandes œuvres. Ces exemples ne peuvent que nous instruire. Écoutons encore.

“ Jean, une autre fois, s'était emparé d'une jeune chouette. Il l'élevait avec le soin qu'on peut imaginer après ses déceptions déjà nombreuses.

“ Il revient du jardin et porte au bras un beau panier de cerises. Il en présente une à son oiseau qui l'avale glou-tonnement, le noyau compris, et qui, ouvrant le bec et tendant le cou, en demande à grands cris une seconde. Ce désir est aussitôt satisfait, mais la chouette se montre insatiable. Jean se pique un peu : “ Tiens, prends toujours, disait-il en riant ; voyons qui de nous deux se lassera le plus tôt.” La chouette en prit tant que, tournant les yeux et secouant la tête, elle tomba pour ne plus se relever.

“ Jean porta à sa mère le cadavre de l'oiseau, déjà raide.

“ Ainsi finissent les gourmands, déclara la mère. Pour hâter la mort il n'est rien de tel que l'intempérance et la glotonnerie.”

Cette leçon de Marguerite Bosco à son fils est malheureusement peu comprise de beaucoup de parents qui ne savent rien refuser au caprice de leurs enfants. Ceux-ci demandent à toute heure de quoi manger et on ne veut pas les peiner en les habituant à ne prendre de la nourriture qu'aux heures réglées. En même temps on les gâte quant à l'âme et quant au corps. L'âme de l'enfant s'habitue à voir ses caprices satisfaits et elle ne sait se faire aucune violence pour bien agir ; plus tard il lui semblera trop dur de pratiquer la mortification chrétienne, plus tard les parents eux-mêmes souffriront des défauts de leurs enfants ; ils pourront se dire : “ c'est ma faute, ma très grande faute : j'ai trop écouté mes enfants et flatté leurs mauvais penchants, je ne les ai pas formés à une vertu solide ; je les ai gâtés.” Et que de fois ces pauvres petits, si faibles quant à l'âme, ne sont-ils pas encore languissants, sans énergie quant au corps ! Leur es'omac fatigué par une nourriture prise hors du temps convenable ou même encore par des sucreries et autres friandises, agréables à la bouche, mais nuisibles à la santé, leur estomac, dis-je, se délabre peu à peu, ou bien n'acquiert pas toute sa force. Comme conséquence l'enfant digère mal, et une foule d'infirmités viennent peu à peu montrer que réellement “ pour hâter la mort il n'est rien de tel que l'intempérance et la glotonnerie,” selon le mot de Marguerite Bosco.

“ Encore une anecdote pour montrer comment cette vertueuse femme savait profiter des circonstances les plus insignifiantes pour en faire sortir des leçons utiles.

“ La maison avait pour gardien un grand chien, que les enfants affectionnaient beaucoup, mais qui les aimait encore davantage et qui leur en donna la preuve. Marguerite l'ayant emmené dans son pays natal, ses parents le lui demandèrent. Elle le leur laissa. Mais elle ne fut pas plus tôt de retour aux Becchi, que le chien y arriva, lui aussi. Il entra, la tête basse, comme s'il eût compris qu'il avait fait une désobéissance ; il s'avancait lentement, allant de l'un à l'autre solliciter les caresses habituelles, et, ne les recevant pas, finit par s'accroupir tristement dans un coin.

“ Peu de jours après, les parents de Marguerite vinrent en personne et reprirent possession du chien. L'animal se laissa emmener, mais à peine eut-il trouvé sa liberté, qu'il en profita pour reprendre le chemin des Becchi. Un des

jeunes garçons, sitôt qu'il l'eut vu, courut à lui avec un bâton levé. Le chien, au lieu de s'enfuir, se coucha aux pieds de celui qui le menaçait, puis, se renversant sur le dos, les jambes en l'air, exprima, par cette attitude résignée, qu'il acceptait tous les châtimens, pourvu qu'on le gardât.

“ Cette muette, mais éloquente supplication toucha les jeunes garçons jusqu'au fond du cœur. Voyez, leur dit la mère, quelle patience, quelle soumission, quel attachement pour ses maîtres ! Et cependant, ce n'est qu'un animal ; et que nous doit-il ? Quelques morceaux de pain qu'il nous a amplement payés par ses services. Ah ! si nous avions seulement la moitié de cette fidélité pour Dieu à qui nous devons tout, non seulement la nourriture, mais l'existence, et cette âme libre, créée à son image, et qui nous met si fort au-dessus des chiens ! ”

“ L'extrême bonté de la veuve Bosco n'était point de la faiblesse. Elle ne se fâchait pas, mais ne savait pas non plus céder à un caprice d'enfant. Un jour d'été que Joseph et Jean rentraient ensemble, très altérés, elle leur donna à boire, en commençant par Joseph, qui était le plus âgé. Jean fut choqué de cette espèce de préférence, et, de la main, repoussa le verre. A ton aise, dit la mère sans insister ni faire aucune observation, et elle remporta la boisson. Un moment après, Jean éleva timidement la voix :

“ Maman !

— Eh bien ?

— Donnez-moi à boire, à moi aussi.

— Je croyais que tu n'avais pas soif.

— Oh ! si, maman . . . Mais, pardon, maman, pardon !

— A la bonne heure, mon pauvre enfant ; j'ai lu dans ton cœur un sentiment mauvais, aussi mauvais que faux : est-ce que je ne vous aime pas tous également ? Mais tu en as honte ; c'est bien ; demande pardon à Dieu, et n'y pensons plus.”

“ En même temps elle lui versait à boire en accompagnant d'un sourire ce petit service.

“ Le sourire d'une mère, qui en exprimera la tendresse et la puissance infinie ? C'est un baume qui guérit toutes les blessures faites au cœur de l'enfant par la nécessité d'être sévère quelquefois ; c'est un soleil qui réjouit et féconde les labeurs souvent pénibles de l'éducation. Tout petits, il fut notre joie et notre récompense ; vieillards, alors qu'il n'est plus qu'un souvenir, il nous réchauffe encore comme un rayon de printemps égaré dans notre hiver ; il nous rend ce que la vie nous a fait connaître de plus doux et de plus pénétrant.

“ Les jeunes Bosco grandissaient ainsi et mûrissaient sous le sourire de leur mère.

“ Bien ruée pourtant, sous certains rapports, fut leur éducation. Marguerite avait tenu à faire d’eux des hommes. Qui sait, leur disait-elle, si vous ne serez pas un jour soldats ? Des garçons doivent s’habituer à la fatigue et aux privations. Et puis, ne sommes-nous pas tous soldats du Christ, toujours sous les armes, toujours en présence de l’ennemi ? et celui qui ne sait, rien supporter, rien endurer, est-il capable de vaincre dans la lutte incessante de la vie ? Et elle les appelait au lever du soleil, en été, et longtemps avant, en hiver. La prière, le travail, le jeu, partageaient leur journée ; mais pas une minute d’oisiveté. Elle répétait que la vie est trop courte pour en perdre la moindre partie. Quant à la nourriture et aux commodités permises, elle poussait sur ce point la rigueur jusqu’aux plus extrêmes limites. Plus d’une mère, en nos jours de mollesse, va se récrier, si nous ajoutons que les petits Bosco ne mangeaient que du pain sec, à déjeuner et à goûter, et qu’ils couchaient toujours sur la dure.

“ Lorsque Jean fut au séminaire, il y porta un matelas qui faisait partie du trousseau. Mais aux vacances, sa mère le lui fit rouler et ficeler soigneusement dans une couverture. “ Tu le reprendras à la rentrée, puisqu’il le faut, dit-elle, mais tu n’auras que trop le temps de t’habituer aux douceurs inutiles, c’est-à-dire toutes plus ou moins nuisibles, dès lors que l’on peut s’en passer.”

(.) *suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

CORRESPONDANCE DE ROME.

Rome, 5 Mai 1892

Le comité qui s’est formé à Rome pour célébrer le 400^e centenaire de la découverte de l’Amérique, vient de faire un appel chaleureux aux habitants de la ville éternelle. Il propose une pétition à la municipalité pour lui demander de remettre la croix sur le Capitole, en souvenir de ce 400^e anniversaire. “ Les Romains, dit le comité, ne peuvent rester indifférents au milieu des préparatifs qui se font dans l’Ancien et le Nouveau-Monde, en l’honneur du glorieux athlète du catholicisme, du zèle propagateur du royaume de Jésus-Christ.” Diverses fêtes religieuses et littéraires auront lieu dans le courant de l’année et seront clôturés

par le chant du *Te Deum*, dans l'une des églises de la Ville Sainte.

A Gênes, l'exposition des Missions, dont je vous'ai déjà parlé et qui a reçu la bénédiction du Souverain Pontife et les encouragements d'un grand nombre d'évêques, promet d'être des plus intéressantes. Parmi les missionnaires qui ont déjà envoyé de nombreux objets d'Amérique, on cite le R. P. Jésuâldo Macchetti et le R. P. Ludovic Quaranta, tous deux préfets des Missions Franciscaines, l'un au Brésil, l'autre dans l'Argentine.

Voulant maintenir l'unité entre les diverses associations, fondées depuis trente ans en l'honneur de la Ste Famille, le Souverain Pontife vient de faire rédiger un règlement, qui sera obligatoire pour toutes et qui les place sous une même autorité.

Rome est désignée pour être le siège et le centre de toutes ces associations ; le cardinal vicaire en sera le protecteur et le directeur, et il sera aidé dans la direction par deux prélats de son choix et un secrétaire. Dans chaque diocèse, l'évêque nommera un directeur diocésain, et les curés, dans leur paroisse respective, auront la mission d'insérer les familles désireuses de se mettre sous la protection de la Ste Famille, modèle de toutes celles qui se forment sur la terre. Le curé en enverra les noms au directeur diocésain et celui-ci les transmettra au siège de l'association à Rome.

Les associations qui existent déjà devront se conformer toutes au nouveau règlement, et les curés seuls, à l'exclusion de toute congrégation religieuse, auront le droit d'y admettre les fidèles.

Le chapitre général des Pères de la Compagnie de Jésus aura lieu dans le courant de ce mois, au collège germanique à Rome, pour procéder à l'élection du nouveau général. L'assemblée sera présidée par le R. P. Martin, nommé vicaire général, à la mort du Très Rév. Père Anderlédy.

La Compagnie de Jésus est divisée en 26 Provinces et comptait 12,497 religieux, lors du dernier recensement. Chaque Province doit envoyer trois députés pour le chapitre : le provincial et deux recteurs.

Lundi soir est arrivé au collège S. Antoine son Eminence le Cardinal Neto, Patriarche de Lisbonne, une des gloires de l'Ordre Franciscain. Il n'avait que 41 ans, lorsqu'il fut élevé à la dignité cardinalice, en 1884. Avant d'être promu à l'Épiscopat, il était religieux au couvent de Varatojo, l'un des plus renommés du Portugal. Son Eminence a conservé, au milieu des honneurs, l'humilité et la modestie qui sicut si bien aux enfants de S. François. Voulant fuir toute réception, le cardinal a voyagé incognito, vêtu comme un simple prêtre. C'est un Père Dominicain qui l'accompagne et lui sert de secrétaire.

Au milieu de toutes ses sollicitudes et de ses graves occupations, le Souverain Pontife n'oublie pas ceux qui, par leurs travaux littéraires ou scientifiques, travaillent sans bruit, mais avec persévérance, à la gloire de Dieu et de la Sainte Eglise.

C'est ainsi qu'il vient de donner au R. P. Marcellin de Civezza une nouvelle marque de sa bienveillance et de sa satisfaction. Il a daigné lui envoyer un bref élogieux pour ses divers travaux historiques, notamment pour son *Histoire du Pontificat Romain en Italie*, et pour le *Commentaire de la Divine Comédie*, que, sur la demande expresse du Pape, le savant religieux a édité dernièrement de concert avec le R. P. Théophile Domenichelli.

Un autre savant bien connu à Rome et dans tout le monde scientifique, le commandeur J. B. de Rossi a été l'objet d'une pareille distinction de la part de Léon XIII. Serviteur dévoué de la Ste Eglise et archéologue distingué, M. de Rossi a consacré toute sa vie à l'étude des antiquités romaines, et surtout des antiquités chrétiennes. C'est lui qui a découvert, il y a une quarantaine d'années, les admirables catacombes de S. Callixte, et qui, sous l'impulsion de Pie IX, en a entrepris la restauration avec une intelligence remarquable. Son nom fait autorité parmi les archéologues et les ouvrages qu'il a publiés sur Rome souterraine et les cimetières chrétiens aux premiers siècles, sont d'un grand prix aux yeux des savants. A l'occasion du 70e anniversaire de sa naissance, les amis de M. de Rossi avaient organisé aux catacombes de S. Callixte, une belle fête que présidait le cardinal vicaire. C'est en cette circonstance qu'il a reçu du Saint Père le bref dont je parlais plus haut, en même temps que l'Université de Vienne lui envoyait le diplôme de docteur en théologie et que l'Espagne lui faisait remettre la grande Croix de l'Ordre d'Isabelle la catholique. L'illustre archéologue avait reçu, peu de temps auparavant, du gouvernement français les insignes de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Malgré l'orage qui gronde de toute part, tout annonce que les solennités du jubilé épiscopal de Léon XIII surpasseront, si c'est possible, les fêtes déjà si grandioses de son jubilé sacerdotal.

Le conseil supérieur de la société de la jeunesse catholique en Italie a envoyé une circulaire aux présidents et aux membres de tous les cercles de cette société, pour les inviter à concourir, selon leurs moyens, à la réussite de ces fêtes jubilaires.

La commission romaine du jubilé organise un grand pèlerinage italien, qui aura lieu les 16, 17 et 18 février de l'année prochaine. Elle a adressé un chaleureux appel à tous les catholiques pour les inviter à venir nombreux aux pieds du Souverain Pontife en cette circonstance. Elle sollicite avant tout une croisade de prières dans la Ville Sainte et dans le monde entier pour la conservation de la santé du Saint Père, pour le succès des fêtes jubilaires et pour le triomphe de la Ste Eglise.

A Rome, dans les églises désignées par le cardinal vicaire, et ailleurs dans celles qui seront choisies par les évêques de chaque diocèse, une messe sera célébrée tous les dimanches à ces intentions. En outre, les fidèles sont vivement priés d'assister au Saint Sacrifice pendant la semaine, à cette intention, d'y faire la Ste Communion, de réciter le Rosaire et de visiter le T. S. Sa-

ement. Le Souverain Pontife a bien voulu accorder plusieurs indulgences pour ces diverses œuvres de piété.

On vient de publier pour 1892, *l'Annuaire des Missions* qui relèvent directement de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Le nombre des catholiques qui appartiennent à ces missions, s'élève au chiffre de 23,440,082, dont 406,250 pour l'Afrique ; 11,369,296 pour l'Amérique, sans compter ceux qui appartiennent aux missions Franciscaines du Centre et du Sud dans le Nouveau Continent ; 2,606,791 pour l'Asie ; 7,721,215 pour l'Europe ; 780,530 pour l'Océanie ; et 556,000 qui appartiennent aux différents rites orientaux. Cette simple nomenclature nous montre l'action considérable qu'exerce dans le monde entier la Sacrée Congrégation de la Propagande et le bien qu'à produit cette utile institution des Pontifes Romains. La plupart de ces missions sont confiées à des Ordres Religieux parmi lesquels les enfants de S. François, qui toujours ont été missionnaires, occupent une des premières places. Prions le Maître de la moisson d'envoyer de nouveaux ouvriers à ce vaste champ ; la moisson est grande et les moissonneurs trop peu nombreux.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.

CONNAITRE DIEU ET JÉSUS-CHRIST

VOILA LA VIE ÉTERNELLE.

XII

—On aime les êtres bons ; en leur présence, le cœur s'épanouit comme la fleur aux rayons du soleil printanier. Et Dieu qui le sait, Dieu qui nous dit par ses œuvres plus encore que par ses paroles : " Mon fils, donne-moi ton cœur," Dieu, dis-je, se montre à nous bon à l'excès. Nous aurons à parler encore de cette excessive bonté du Créateur à notre égard. Mais, comme la bonté n'est pas le seul caractère de Dieu, nous ne pouvons nous y arrêter exclusivement. Notre connaissance de Dieu serait incomplète, et ce serait dommage pour lui et pour nous. Passons donc à une autre qualité divine qui fera mieux apprécier la bonté de notre Père céleste. Sais-tu de quoi je veux parler ?

—Eh ! comment le saurais-je ?

—Avec un peu de réflexion, tu peux cependant le deviner. Voyons, la bonté, pour rester telle, ne doit-elle pas être réglée ? Celui qui est bon sans règle, sans sagesse, sans la science est-il parfaitement bon et estimable ?

—Non, il faut une règle et de la sagesse en tout. Celui qui en manque se rend méprisable et n'attire pas les cœurs.

—Donc, si Dieu attire à lui nos cœurs, c'est qu'il est bon, mais d'une manière très réglée, très sage, pleine de science ?

—Oui, et je comprends que vous voulez parler de la sagesse divine. Cela me réjouit, car j'ai en haute estime, j'admire grandement ceux qui passent pour savants. Tout le monde, n'est-ce pas vrai, est du même sentiment ?

—Oui ; et non seulement les hommes estiment beaucoup la science, la sagesse, mais Dieu lui-même la trouve glorieuse. Parlant au peuple juif, par l'intermédiaire de Moïse, il lui disait : " Vous accomplirez la loi que je vous ai donnée ; car elle sera votre sagesse et votre intelligence devant les peuples. Ceux-ci, prenant connaissance de cette loi, diront : Voilà un peuple sage, intelligent, c'est une grande nation ! " (Deut. 4, 6.) Pareillement dans les Psaumes on recommande aux hommes de ne pas être comme les animaux sans intelligence. Plus tard, N. S. à ses apôtres, qui lui demandaient une explication, disait : " Vous aussi, êtes-vous donc encore sans intelligence ? " (Math. 15, 16.) Tu vois, il semble que le divin Maître ne puisse souffrir le manque de sagesse, de science, de discernement, dans ses disciples. Autant il déplore l'aveuglement, l'ignorance des hommes, autant il loue et récompense leur perspicacité, leur science : " Que ne savent-ils comprendre et prévoir la fin des choses ! " disait-il par Moïse en parlant des Juifs. Et à un Lévitte : " Parceque tu as rejeté la science, je te rejetterai de mon sacerdoce. " " Ceux qui ont été savants brilleront comme des étoiles au firmament pendant toute l'éternité ", disait il au prophète Daniel.

—Tout cela mon Père, me réjouit beaucoup, et me porte encore plus à estimer la science et à vénérer ceux en qui elle réside.

—Bien, mon enfant ; souviens-toi pourtant que la science qui n'est pas employée pour connaître, aimer et servir Dieu est fort dangereuse ; qu'elle a perdu plusieurs âmes pour lesquelles elle a été un sujet d'orgueil. Fais donc en sorte que tes connaissances tournent toujours à la gloire de Dieu ; ainsi tu pourras marcher sans crainte, la science te conduira au Ciel.

—Je mettrai votre conseil à profit ; et je vous remercie de me l'avoir donné. Mais, dites-moi, Dieu est sans doute bien savant, bien sage ?

—Si Dieu est savant, si Dieu est sage !... Ah ! comment exprimer la science, la sagesse divine ? L'infini, voilà leur mesure. Dieu est si bon, avons nous dit, que rien ne peut

être imaginé de meilleur ; de même il est si savant, si sage, qu'il ne peut avoir son égal en science et sagesse. Rien ne ne lui échappe ; toutes choses sont dévoilées à ses yeux, elles sont pénétrées par son regard, jusque dans leur intimité la plus secrète. Oh ! oui, Dieu est savant, très savant : il est la sagesse même, la source d'où découle toute science toute sagesse, soit angélique, soit humaine.

— Vous allez n'est-ce pas, Père, m'expliquer un peu tout cela.

— Ce serait volontiers que je répondrais à ta demande ; mais comment le faire, ignorant que je suis ? Que savons-nous des œuvres de Dieu ? A peu près rien. Autrefois le Créateur disait à Job :

“ Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre ? Dis-le-moi si tu as de l'intelligence.

“ Sais-tu qui en a réglé les mesures, ou qui a tendu sur elle le cordeau ? Sur quoi ses bases sont-elles affermiées ? Qui a enfermé la mer, avec des portes, lorsqu'elle s'élançait comme du sein maternel, lorsque je lui donnais les nuées pour vêtement et que je l'enveloppais d'obscurité comme de langes d'enfant ?

“ Est-ce toi qui as donné des ordres à l'étoile du matin et qui as montré sa place à l'aurore ?

“ Es-tu entré jusqu'au fond de la mer, et t'es-tu promené aux extrémités de l'abîme ? Les portes de la mort t'ont-elles été ouvertes ? et as-tu vu ces entrées ténébreuses ? As-tu considéré l'étendue de la terre ? Indique-moi toutes ces choses si tu les connais.

“ Sur quelle route habite la lumière et quelle est la demeure des ténèbres, afin que tu les conduises toutes deux à leurs limites, et que tu connaisses les sentiers de leur séjour.

“ Es-tu entré dans les trésors de la neige ou as-tu contemplé ceux de la grêle ?

“ Par quelle voie la lumière se divise-t-elle, et la chaleur se répand-elle sur la terre ?

“ Qui a ouvert une route aux pluies impétueuses et un passage au tonnerre éclatant ? Qui est le père de la pluie et qui a engendré les gouttes de rosée. Du sein de qui la glace est-elle sortie, et qui a engendré la gelée du ciel ?

“ Connais-tu l'ordre du ciel, et règles-tu son influence sur la terre ? Qui exposera l'arrangement des cieux et qui fera taire leur harmonie ?”

Dieu aurait pu poser encore beaucoup d'autres questions, car dans celles-ci il n'a pas passé en revue toutes ses créations. Vois plutôt.

Il a créé, n'est-ce pas, des êtres matériels, des êtres spirituels, et enfin des êtres partie matière, partie esprit.

Les êtres matériels sont solides ou non. Les non solides renferment les liquides, les gaz et peut-être encore autre chose non connue. Les solides comprennent les minéraux, comme la terre, les pierres, les métaux, etc ; les végétaux, c'est-à-dire toutes les plantes grandes ou petites, enfin les animaux terrestres, aquatiques, aériens.

Les êtres spirituels ou esprits, nommés *Anges* sont divisés en 9 chœurs : les Anges, les Archanges, les Principautés ; les Puissances, les Vertus, les Dominations ; les Trônes, les Chérubins, les Séraphins.

Enfin les êtres composés de matière et d'esprit, c'est-à-dire les hommes, se subdivisent en trois races qui probablement admettent d'autres subdivisions ; mais peu importe ce point, notre but est de faire remarquer la science incroyable de Dieu. Or, Dieu connaît tous les êtres quels qu'ils soient.

Il connaît donc tous les hommes actuellement sur terre, et il y en a des millions ; il connaît tous ceux qui sont venus depuis environ 6000 ans ; il connaît tous ceux qui viendront dans la suite des siècles. Peut-on les compter ?

Quant aux Anges, ils sont encore plus nombreux, chacun des hommes ayant son ange gardien, et beaucoup d'autres anges étant préposés à la garde des pays, des mondes, et au service de Dieu. Dans l'Apocalypse, S. Jean compte ces derniers par millions.

Mais qui dira le nombre des animaux qui vivent dans les airs, dans l'eau, sur terre ? Il est de beaucoup plus grand que celui des hommes et des anges. Les savants avec leurs instruments ont vu des milliers d'insectes dans une goutte d'eau. Combien y en a-t-il alors dans l'océan, dans l'étendue de l'air, et partout. Impossible à nous d'en avoir l'idée.

Et ce nombre incalculable est probablement encore inférieur à celui des plantes dont est couverte la terre et peut-être aussi, comme quelques-uns le pensent, les autres globes qui environnent le nôtre.

Et qui osera entreprendre de compter la multitude des grains de sable, des grains de poussière, de toutes les molécules dont sont composés et la terre et le soleil et la lune et les millions de sphères dont est décoré le firmament, la multitude des atomes qui remplissent l'espace situé entre tous ces mondes d'un bout de l'univers à l'autre. L'esprit reste confondu, l'imagination se sent écrasée en contemplant le travail gigantesque qu'il faut entreprendre pour compter tous ces petits êtres imperceptibles et si multipliés. Il y a

de quoi perdre la tête à la pensée de calculer ce nombre ; on sent qu'il est inutile d'essayer, qu'on n'y arrivera jamais, et qu'il faut y renoncer. La tâche est au-dessus de nos forces.

Eh bien ! ce qui est impossible à n'importe quelle créature, et probablement à tous les hommes réunis, tout cela n'est qu'un jeu pour Dieu. Il connaît le nombre exact de tous ces grains invisibles à nos yeux, de tous les êtres qui en sont composés, et il le sait sans effort, sans calcul, il le voit d'un seul coup d'œil.

Bien plus, pareillement d'un seul regard, il connaît quelque chose de plus immense encore ; car, après tout, ce qui est créé a une limite, est fini ; tandis que l'incréd, Dieu, est infini. Eh ! bien, Dieu se connaît pleinement, parfaitement ; il a donc une connaissance sans borne, infinie, de l'être infini.

Voilà quelques mots sur la science de Dieu. J'ai dit bien peu de chose sur ce sujet ; et déjà ce peu nous montre qu'entre nous et Dieu il y a une distance infranchissable. Notre science n'est vraiment rien auprès de la science divine ; le petit enfant qui balbutie quelques mots se rapproche bien plus du savant le plus complet d'entre les hommes, que celui-ci ne s'approche de Dieu par ses connaissances.

A Dieu donc l'honneur et la gloire suprême pour sa science incomparable et incompréhensible ! Qu'il daigne nous instruire, car il est notre Père, et en cette qualité il nous donnera tout ce dont notre esprit a besoin pour se développer, pour le mieux connaître, et vivre de la vie éternelle. Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Ob.*



UN MARTYR DU T. S. SACREMENT.

Dans l'ancienne église des Franciscains de Bayonne (France) reposent les restes d'un disciple de S. François qui a justement mérité le titre de "martyr du T. S. Sacrement." Il est question d'un Supérieur des Franciscains d'Orthez, dans les Pyrénées. C'était au plus fort des troubles causés par les Huguenots. Un soir, bien tard, au moment où les Religieux se retiraient pour la nuit, une bande de ces furieux envahit le couvent en hurlant : "Mort aux papistes !" et se jette sur les paisibles habitants de la

maison. Leurs mains sont si bien faites à ce métier de tuer les prêtres et les religieux, qu'il leur faut à peine quelques instants pour massacrer toute la communauté, soit par l'arme blanche, soit par l'arme à feu.

Cependant le Père Gardien manquait et les meurtriers s'élançèrent à sa recherche. A peine avait-il vu arriver les Huguenots qu'il s'était glissé vers la chapelle du couvent pour y mettre le Saint Sacrement en sûreté ; mais il fut rejoint juste au moment où il venait de retirer le ciboire du tabernacle. Ces furieux se jettent sur lui en poussant de grands cris et s'efforcent de lui arracher le vase sacré, pour profaner la Sainte Hostie, selon leur habitude. Mais le prêtre croisant ses bras serra si fortement le ciboire sur sa poitrine, que ces impies ne purent le lui enlever. Les blasphèmes et les coups n'y firent rien ; une force d'en haut animait le corps affaibli du vieux religieux, et ce combat affreux ne put vaincre son énergie. Un calviniste le frappa rudement sur la tête et il tomba sans connaissance ; les autres l'achevèrent à coups de poignards ; mais fort dans la mort comme dans la vie, le prêtre fidèle ne desserra pas le ciboire de son étreinte, malgré tous les efforts de ses assassins. Finalement ils jetèrent le corps inanimé dans le Gave qui traverse la ville. Le corps disparut un instant et reparut aussitôt à la surface au milieu du courant ; et couché comme sur un lit de repos, tenant encore son Dieu sur sa poitrine avec ses mains crispées, le saint martyr descendait avec le courant. Frappés d'horreur, les meurtriers s'arrêtèrent au bord de la rivière, contemplant cette merveille ; bientôt d'autres arrivèrent et une foule énorme suivit du bord de la rivière le cadavre flottant avec son saint trésor, mais personne n'osa l'arrêter.

A Bayonne il y avait un autre couvent de Franciscains bâti sur le bord de la rivière. Quand le corps y arriva, il changea lentement sa direction et quittant le milieu du courant il vint flotter sous les murs du couvent, où il s'arrêta, couché sur la surface de l'eau comme sur un lit ; le visage serein et rayonnant d'un sourire céleste. Toute la ville s'empressa sur les rives du Gave, pour voir le miracle, mais personne encore n'osa toucher le corps.

L'évêque ayant été informé du fait ordonna aussitôt une procession au son des cloches, à travers les nuages d'encens ; il la présida lui-même et se rendit au bord de la rivière.

A l'arrivée de la procession, le corps du martyr fut retiré et l'évêque enleva lui-même sans le moindre effort le ciboire que tous les efforts des meurtriers n'avaient pu arracher. L'évêque transporta solennellement le ciboire à la cathédrale ; quant au corps du martyr, il fut enseveli dans l'église des Franciscains, où de nombreux miracles, dit-on, ont été opérés par son intercession.





Le Frère Didace, Récollet.

Plusieurs fois, chers Tertiaires, nous vous avons parlé du Frère Didace, Récollet, duquel un certain nombre de personnes, en diverses circonstances, croient avoir reçu les faveurs qu'elles lui ont demandées.

Nous sommes heureux aujourd'hui de vous le faire connaître plus amplement, en vous donnant son portrait. Cette gravure est la reproduction d'une peinture faite de son vivant. L'artiste, ayant à représenter un Saint de notre Ordre, ne trouva rien de mieux que de copier les traits du Frère Didace, alors au couvent où se peignait le tableau. C'est une consolation pour nous de vous présenter la physionomie exacte, pensons nous, de cet homme de Dieu, votre compatriote et notre frère. Nous espérons que cette image augmentera encore votre confiance en lui, et vous procurera de nouvelles faveurs.

Daigne ce cher Frère en S. François nous aider à marcher sur ses traces et à parvenir avec lui à la félicité bienheureuse.

Voici encore un autre de ses bienfaits tel que le raconte la personne qu'il l'a reçu :

“Souffrant d'un cancer dans la bouche et de la carie des os dans le palais, étant sous les soins d'un des meilleurs médecins. Après avoir été traitée pendant quelques temps, le médecin m'annonça qu'il fallait m'opérer. Trouvant que le mal progressait, de suite

J'ai eu recours aux prières des Révérends Pères Franciscains qui commencèrent le soir même une neuvaine à l'intercession du Frère Didace. Et au bout de trois jours je retournai voir mon médecin. Je lui ai dit que je ressentais un peu de mieux, il m'a regardé encore ma bouche et il me dit : Je ne trouve pas de mieux, mais je ne vous trouve pas plus mal que lorsque je vous ai vus. Je repris un peu de courage lorsque j'ai vu que le mal avait cessé d'augmenter. Il me dit : vous reviendrez dans 5 jours, et je vous dirai la journée qu'il faudra vous opérer, car il ne faudra pas beaucoup retarder. Cela se trouva justement le dernier jour de ma neuvaine. Je priai et fit prier avec plus de confiance que jamais. Lorsque l'avant dernier jour de ma neuvaine, je me suis tout à coup trouvée bien mieux. Il y avait quelque temps je ne pouvais pas me coucher sur ma joue malade, tout ce que je faisais qui contractait ma joue me faisait souffrir, et tout à coup je ne sentais plus rien du tout comme si je n'avais jamais eu mal de ma vie. Le lendemain je retournai chez mon médecin et je lui ai dit cette fois-ci : Je me trouve bien mieux. Il me regarda d'un air incrédule. Il me dit : chère enfant je voudrais bien vous dire que vous êtes mieux. Il me regarda encore dans la bouche ; il resta surpris. Il me dit : il n'y a plus d'inflammation ni d'irritation ! La couleur est bien naturelle vous n'avez plus besoin d'opération. Vous comprenez ma joie et la reconnaissance que j'aurai toujours pour le Frère Didace.

Montréal, 149½ rue S. Antoine. DAME CHS. BENOIT."

TERRE-SAINTE

JAFFA

OSTENSOIR OFFERT PAR LA FRANCE.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié l'émouvant sauvetage du croiseur français le *Seignelay*, opéré à Jaffa en Mars 1891 et que nous avons raconté. La tempête mugissait, la mer faisait rage, la nuit était obscure ; naufragés et sauveteurs, tous étaient en péril. Dans cette extrémité, le dévouement sut accomplir des prodiges et le bâtiment fut sauvé, corps et biens.

Descendus à terre mouillés, transis, sans vêtements, sans asile, nos braves marins furent introduits dans notre couvent et y reçurent avec le logement, la nourriture et des effets, les soins que réclamait leur état.

Le Gouvernement de la République, touché de cet acte de générosité, offrit une indemnité pécuniaire ; mais nos religieux qui, dans cette circonstance douloureuse avaient agi par esprit de foi, ne voulurent d'autre récompense que le témoignage de leur conscience et la satisfaction d'avoir pu être utiles à la nation protectrice.

Ce désintéressement fut apprécié en haut lieu ; mais la France ne devait pas se laisser vaincre en générosité. Ne pouvant faire accepter de l'or, elle chercha un joint qui, tout en ménageant la délicatesse des religieux, fût un gage de sa gratitude ; son choix se fixa sur un ostensor.

Cette résolution était heureuse et digne de la nation très chrétienne. Elle venait de recevoir, en la personne de ses enfants, asile dans la maison de Dieu ; elle voulut à son tour offrir au souverain Seigneur des éléments un trône qui fût, autant que le permettaient les forces humaines, digne de sa souveraine Majesté.

Pour réaliser cette pensée, il fallait un artisan chrétien ; le Ministère de la Marine comprit cette situation et confia le travail à M. Brunet, l'orfèvre religieux de la rue de Grenelle, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, dont il porte la décoration noblement et sans reproche. M. Brunet est plus qu'un négociant, il est un artiste et un homme de conviction. C'est en Palestine que le divin Sauveur a été supplicié ; c'est en Palestine qu'il faut plus qu'ailleurs, semble-t-il, le glorifier, et l'instrument de sa torture doit y devenir le piédestal de son triomphe.

S'inspirant de cette pensée, le dessinateur donne à son œuvre la forme d'une croix. Ce monument de foi et de piété est en vermeil, orné d'émaux cloisonnés et de pierres fines. Le style est moyen âge comme permettant une décoration plus riche et d'un goût plus moderne. Trois chimères supportent le pied qui est à six lobes ; les émaux qui, d'ordinaire, sont très heureusement séparés par de fines crossettes aujourd'hui.

Une tige ronde gravée à l'eau forte surmonte le pied et permet de saisir facilement la pièce. Cette tige est coupée vers le milieu par une boule ciselée en relief et ornée par six cabochons enrichis d'améthystes taillées.

De l'extrémité de cette tige naît la partie principale, la gloire. Cette gloire qui, ainsi que nous l'avons dit, affecte la forme d'une croix, est tribolée à chacune de ses extrémités ; l'un des trilobes porte les armes franciscaines, celui de vis-à-vis le blason de la Terre-Sainte ; les deux autres sont simplement émaillés.

Les parties comprises entre les croisillons sont ornées de

feuillages finement ciselés en relief. Au centre de la gloire, c'est-à-dire à l'endroit où doit être déposée la sainte hostie, l'orfèvre a placé en ornementation de petits trèfles se détachant avec élégance sur le verre de la lunule : ils viennent avec la croix placée à la partie supérieure des rayons donner à cette œuvre d'art un cachet remarquable à la fois gracieux et sévère.

La bande enfin qui entoure la partie inférieure du pied porte gravée l'inscription suivante :

“ Offert par le Gouvernement de la République Française aux Pères de la Terre-Sainte en souvenir de l'hospitalité donnée par eux à l'équipage du *Seignelay*, échoué en rade de Jaffa le 26 Avril 1891.”

M. Ledoux, Consul Général de France à Jérusalem, fut chargé de transmettre au chef de la Custodie Franciscaine de Terre-Sainte ce magnifique présent ; il le fit accompagner de la lettre suivante où se révèle une fois de plus le profond et inaltérable dévouement du représentant de la France aux intérêts dont il a la garde.

“ Jérusalem, le 6 Février 1892.

“ RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

“ *Consulat Général de France en Palestine*

“ MON RÉVÉRENTISSIME PÈRE,

“ Lors de l'échouement du *Seignelay*, j'avais cru de mon devoir de signaler au Gouvernement de la République la libéralité et le dévouement avec lesquels le Couvent de Terre-Sainte à Jaffa avait recueilli et assisté une partie de l'équipage de ce Croiseur.

“ Je suis heureux d'informer Votre Paternité Révérendissime que M. le Ministre de la Marine et des Colonies me charge de Lui exprimer de nouveau à cet égard toute sa gratitude et de Lui prier de faire parvenir au Couvent de Terre-Sainte à Jaffa, comme témoignage de la reconnaissance du Gouvernement de la République, l'ostensoir qui Lui sera remis en même temps que cette lettre.

“ Veuillez agréer, mon Révérendissime Père, les assurances de ma haute considération.

“ LEDOULX.”

(S. FRANÇOIS ET LA TERRE-STE.)



JE SUIS L'IMMACULEE CONCEPTION

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION

Il y a d'innombrables proverbes sur les tenaces énergies de la volonté féminine. Tous sont vrais. M. l'abbé de Musy fut vaincu.

—Eh bien soit ! reprit-il : Je m'abandonne. Mais je ne puis partir avant le retour de l'abbé Antoine, qui sera alors mon compagnon et mon garde-malade.

On regarda le calendrier, on supputa les dates :

—Vous partirez le 6 août, dit Mme de Pomey. Et vous vous trouverez ainsi à Lourdes pour la fête de l'Assomption.

Quelques jours après, l'abbé de Musy entend frapper à sa porte.

—Entrez !

C'était Jean-Marie.

—Monsieur l'abbé, dit gravement le Pauvre, vous guérirez.

—Et pourquoi ?

—La nuit qui a précédé ma guérison, je fis un rêve durant lequel toutes choses étaient pour moi aussi claires que dans le plein soleil de midi. Je compris que ce n'était pas un songe ordinaire, mais un avertissement du ciel. Dans ce songe, je m'étais vu guéri. . . . Et le lendemain, je me suis dressé en effet, et j'ai déposé mes béquilles sur la chaise de la Bienheureuse.

—C'est très extraordinaire ! dit l'abbé de Musy, ressentant en lui-même le frémissement que donne presque toujours à l'homme le voisinage immédiat du surnaturel.

—Eh bien ! reprit le Pauvre, cette nuit j'ai fait relativement à vous le même songe et il avait la même clarté. Je vous ai vu guéri, je vous ai vu marchant comme moi, dans toute la force de la santé.

Succédant à la parole du prêtre de Marseille et à l'insistance extrême de la Chanoinesse de Pomey, ce songe du Pauvre frappa beaucoup l'abbé de Musy. La prédiction du Curé d'Ars, perdue jusque-là et à demi effacée dans les brumes lointaines du souvenir, lui revint en mémoire.

XI

Vers les premiers jours de juillet, l'abbé de Musy, rentré à Digoine, annonça aux siens la promesse qu'il avait faite d'aller à Lourdes.

Ce ne fut ni sans espérance, ni sans terreur que l'on apprit dans la famille cet appel suprême à la toute-puissance de Marie. Si d'un côté tous étaient chrétiens et savaient que rien n'est impossible à Dieu, de l'autre ce long voyage était une redoutable épreuve pour un malade dans la situation de l'abbé de Musy. Sans doute il est écrit : "Ayez confiance au Très-Haut." Mais il est écrit aussi : "Vous ne tenterez point le Seigneur. . . ." Cruelle perplexité ! Lutte douceureuse entre une vertu théologique, la

Foi, et une vertu cardinale, la Prudence. Les âmes oscillaient d'un sentiment à l'autre, suivant les caractères divers et suivant les dispositions changeantes que les heures apportent. Pour trouver le repos au milieu de ces angoisses, il n'était qu'un refuge : la prière. Chacun y avait recours.

On écrivit à des communautés religieuses, à des amis, leur demandant de prendre part à la neuvaine qui allait commencer le 8 août, jour déterminé par l'abbé de Musy, pour son arrivée dans la ville de Marie. Du fond de son couvent de Nevers, Bernadette, à qui l'on s'adressa, promit d'unir ses intentions à celles des habitants de Digoine. L'abbé de Musy cependant, depuis son retour de Paray, sentait de plus en plus diminuer sa confiance et, bien que toujours résolu à tenir en vrai gentilhomme la parole donnée, il en était peu à peu arrivé à ne compter en aucune sorte sur sa guérison.

— Vainement je m'efforce de me persuader : je doute ! disait-il.

— Je tremble ! s'écriait souvent le père, alarmé pour son fils d'un si pénible et si aventureux voyage.

— Nous espérons, répondaient Melle Geneviève, M. Humbert, l'abbé Antoine, les jeunes gens.

— Je crois répétait invariablement la Mère.

Ainsi s'écoulèrent les semaines. Le moment fixé arriva.

Dans la chambre du prêtre infirme, l'abbé Antoine faisait les préparatifs du départ, et le malade parlait ainsi :

— Décidément, mon cher enfant, il est impossible que Notre-Dame de Lourdes m'accorde ma guérison ! Souffrir est ma vocation . . . Si Marie le voulait cependant, et qu'elle me permit de pouvoir, dans son sanctuaire, remonter au saint Autel ! . . . Oh ! alors, comme il y a treize ans pour ma première messe, je revêtirais encore l'amict du Curé d'Ars pour cette messe de résurrection ! . . . Emportez cet amict, à tout hasard . . . Mais que dis-je ? c'est impossible . . . C'est là le rêve d'un homme éveillé !

XII

Le 6 août, M. l'abbé de Musy partit du château de Digoine pour se rendre à Lourdes. Il ne voulut être accompagné que de M. l'abbé Antoine.

Que vos prières seules me suivent ! dit-il à sa famille.

Il quitta le château paternel par un temps tiède et doux, et un beau clair de lune. C'était une magnifique nuit d'été.

La voiture roulait depuis trois heures, lorsque vers minuit elle s'arrêta devant la gare du chemin de fer.

— Nous sommes à Chagny, dit l'abbé Antoine . . .

S'ils eussent eu une révélation de l'avenir, ou si ce qu'on nomme les pressentiments eût passé en ce moment dans leurs âmes, ce nom de Chagny ne les eût certes point trouvés indifférents et ils auraient sans doute, à la lueur des rayons lunaires, arrêté leur attention sur l'aspect de la ville et la silhouette de son vieux clocher . . . Mais l'avenir était couvert d'un voile, et

Chagny ne fut pour eux autre chose que la première étape douloureuse de leur pèlerinage à travers la France.

(A suivre.)

H. LASSERRE.

Perles Séraphiques.

LE DÉSIR DE LA PERFECTION.

La première condition pour trouver *la Perle de la perfection, c'est de la désirer*. Le désir est le premier pas à faire ; il est comme la première pierre qu'il faut poser pour élever dans notre âme l'édifice de la perfection chrétienne. Aussi, S. Léonard de Port-Maurice donne le désir comme première *réforme spirituelle*. "Quand une fois, dit S. Bonaventure (*Incendium amoris, cap. 2.*) l'âme a goûté Dieu, elle sent naître en elle une telle faim, que rien ne peut la satisfaire, si ce n'est la possession parfaite de celui qu'elle aime. Mais comme elle ne saurait arriver ici-bas à cette possession, parce que l'objet de ses soupirs est encore bien éloigné, elle s'élançait continuellement en avant et sort d'elle-même par un amour tout d'extase ; elle pousse des cris et dit avec Job : " Mon âme a désiré d'être élevée, et mes ossements ont appelé la mort ; " ou bien avec le Prophète : " Comme le cerf altéré soupire après une source abondante, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu."

Telle était l'ardeur de S. Joseph de Copertino : il avait un si grand désir de s'unir à Dieu, de l'aimer de toute son âme qu'en entendant seulement prononcer le nom de Dieu, il entraînait dans un saint transport, courait comme un insensé dans sa cellule ou par le couvent, quelquefois sur la voie publique en criant : O amour ! ô amour ! Souvent aux pieds de l'autel, il portait les mains sur sa tunique comme pour se déchirer la poitrine : " Arrachez-moi ce cœur, s'écriait-il, arrachez-moi ce cœur ; " puis regardant affectueusement le crucifix, il ajoutait : " Je désire me dissoudre pour être avec toi, mon Sauveur," et il chantait en pleurant :

Jésus, Jésus, Jésus !
Attire-moi là-haut,
Je me meurs ici-bas
Attire-moi là-haut ;
Où tu es,
Jésus, Jésus, Jésus !

Comme on lui demandait ce qu'il désirait le plus au monde : " Que Dieu, répondit-il, occupe mon cœur tout entier." Il est aisé de comprendre, disent ses historiens, que sous l'action d'une flamme si dévorante son cœur ait pu se dessécher, comme cela

fut constaté après la mort. Cette âme, par ses soupirs embrasés et la ferveur de ses désirs, attirait Dieu vers elle ; de son côté, Dieu attirait cette âme et ses merveilleux ravissements l'arrachèrent si bien à la terre qu'on peut affirmer que durant la moitié peut-être de sa longue vie, ses pieds n'ont pas touché le sol.

“ Il faut, disait souvent Ste Catherine de Bologne, Clarisse, secouer l'engourdissement d'esprit et bannir le sommeil de l'âme, parce que la bonté de Dieu veille sans cesse sur nous, parce que le temps s'écoule et ne nous attend pas. Quel est le cœur qui ne s'efforcera, par ses désirs, de s'unir à l'aimable Jésus, pour participer aux fruits de son sang ? Lorsque je quittai le siècle, mon unique objet fut de faire en tout la volonté de Dieu ; parce que je désirais l'aimer d'un très parfait amour. Jour et nuit, je n'étais occupée que du désir de connaître, de contempler et d'aimer ce Maître de mon cœur.

Pour atteindre ce but, je mettais en mouvement toutes les forces de mon âme et j'aurais consenti à devenir l'objet du mépris du monde entier, pourvu que j'aimasse mon Dieu.”

Au siècle dernier on voyait à Tarente, ville du royaume de Naples, un jeune ouvrier, modeste dans les rues et infatigable à l'atelier. Le matin, sa première préoccupation était d'entendre la Sainte Messe : il se sentait alors plus de force pour supporter la fatigue, le travail lui devenait plus facile, il offrait à Dieu sa sueur en esprit de pénitence, il unissait le travail à la prière. Il ne reculait jamais devant les occasions de pratiquer quelque acte de vertu ; en un mot il avait toujours en vue la sanctification personnelle. On s'étonnait de le voir aussi recueilli au milieu des autres apprentis, et, le soir, quand ceux-ci couraient çà et là pour tâcher d'oublier la fatigue au sein des divertissements, notre ouvrier aspirant toujours à une plus haute vertu, ne pensait qu'à rentrer promptement chez lui pour se délasser dans les exercices de la piété. Ce jeune homme, devenu frère franciscain, quelques années après remplissait toute l'Italie du bruit de ses miracles. C'est le Bienheureux Frère Egidio mort en 1812.

PRATIQUES. — Je ne demande pas de vous des extases, mais avez-vous le désir de votre perfection, comme Ste Catherine de Bologne, comme Fr. Egidio ? Cher lecteur, qui que vous soyez, avant d'aller plus loin, sondez votre cœur ; y trouvez-vous ce désir, ou n'est-il que sur vos lèvres ? A quel sacrifice êtes-vous prêt pour parvenir à la perfection ? La désirez-vous autant que vous recherchez la réputation, l'estime, la prospérité ? . . . Quand vous vous éveillez, la nuit ou le matin, votre première pensée, votre premier sentiment, est-ce un élan, un soupir de votre âme vers Dieu ? . . . Convenez-en : dans telle et telle circonstance . . . vous auriez agi autrement si vous aviez eu un vrai désir de votre perfection.



Le Précieux Sang et le Salut.



INTERVENTION MULTIPLE, INCESSANTE DU PRÉCIEUX SANG DANS L'AFFAIRE DE NOTRE SALUT. — COMME JÉSUS L'A PRODIGUÉ ET LE PRODIGE ENCORE. — COMME ON LE GASPILLE. — COMME ON DEVRAIT L'UTILISER.



Le sang adorable de Jésus-Christ ne se trouve en réalité qu'au Ciel et sous les espèces eucharistiques. Mais si notre dévotion veut le poursuivre dans toutes ses manifestations, dans tous les effets de sa Puissance divine, elle le découvrira toujours bien près de chacun d'entre nous. Le Précieux Sang est représenté dans chacun des moyens de notre sanctification. Aux yeux de la foi il n'est pas de grâce, même la plus petite, il n'est aucun sacrement qui ne porte la marque vermeille du Sang Rédempteur. Car une grâce c'est un bienfait spirituel acheté pour nous par Jésus avec son propre sang, et un sacrement c'est l'application à notre âme de ce même sang répandu pour la rémission de nos péchés et pour notre sanctification.

Il y a donc deux effusions du Précieux Sang. La première a été visible et n'a duré qu'un temps, le temps de la Passion. La seconde est invisible et se perpétuera à travers les siècles, tant qu'il y aura une âme à sauver.

Dans l'une et l'autre effusion, Jésus s'est montré véritablement prodigue de son propre sang. Il n'est pas un endroit de son Corps qui ne soit devenu comme une fontaine de sang ; il n'est pas la plus petite de ses veines qui n'ait été comme mise à sec sous le pressoir de la souffrance. Mais depuis sa Passion, dans ce long Vendredi Saint qui s'appelle la vie de l'Église militante, Jésus nous semble bien plus prodigue encore de son Sang Précieux. L'imagination s'arrêterait déconcertée, si nous avions à faire le calcul de toutes les grâces accordées et de tous les sacrements administrés pour le salut des âmes. L'Église entière nous apparaît, non point seulement arrosée, mais littéralement inondée du Précieux Sang de son bien aimé Sauveur.

Or si Jésus a prodigué ainsi son Sang divin, c'est qu'il en avait des raisons sérieuses. Raisons sérieuses en effet, pour le pousser à une telle prodigalité, lui qui même dans les meilleures choses nous a donné l'exemple d'une si sage mesure ! L'a-t-il fait par nécessité ? Non, car pour nous sauver il n'avait pas besoin de verser de sang, et si absolument il voulait en verser, une seule goutte suffisait. L'aurait-il fait pour autoriser le péché en nous assurant l'impunité par un pardon si facile à obtenir ! Arrière une supposition aussi blasphématoire, qui ferait de Jésus lui-même le complice des pécheurs !

Non, si Jésus s'est montré si prodigue de son Précieux Sang, il n'a pas eu d'autre raison que de nous montrer la grandeur in-

finie de son amour pour nous, l'énormité du péché et l'immense besoin que nous avons de la Rédemption.

Ces raisons, malheureusement, bien des chrétiens sans cœur ne les comprennent pas. Au lieu de dire en bonne logique : Eh bien oui, je donnerai sans compter à un Dieu qui m'a donné tout son sang ! Je fuirai le péché qui lui a coûté si cher ! — ils ne voient dans les prodigalités de Jésus qu'un prétexte de gaspiller eux-mêmes son Précieux Sang. " Mon père travaille à la sueur de son front, donc je ne me refuserai aucune dépense " disait un fils dénaturé. Bien plus dénaturés encore sont ces chrétiens lorsqu'ils disent : " Jésus-Christ a versé tout son sang : donc je n'ai pas à me gêner ; un péché mortel et une absolution de plus ou de moins ! on n'y verra pas grande différence."

Cet étrange raisonnement, digne de Luther, se retrouve plus ou moins brutalement formulé par notre conduite chaque fois que nous faisons le mal ou que nous négligeons le bien.

Oui c'est gaspiller le Précieux Sang de notre bon Sauveur, que de commettre un péché aussi léger qu'il soit, à plus forte raison s'il est mortel. Il est rigoureusement vrai qu'à chaque faute grave, les pécheurs " crucifient de nouveau Jésus-Christ dans leur cœur et l'exposent à toutes les ignominies de sa Passion." C'est S. Paul qui l'a dit, et S. Paul n'a jamais rien exagéré, puisque l'Esprit Saint parlait par sa bouche. C'est un mystère sans doute, mais l'immolation de Jésus au Saint Sacrifice de la messe n'est-elle pas elle aussi un mystère ? elle n'en est pourtant pas moins réelle. Sachez-le donc, chrétiens sans cœur qui osez dire : " Un péché de plus ou de moins ! " vous êtes pires que les Juifs. Les Juifs n'ont fait couler le Précieux Sang qu'une fois, et vous ne mettez jamais de terme à vos cruautés envers Jésus. Les Juifs n'auraient jamais osé porter la main sur le Roi immortel de gloire s'ils l'avaient connu, et vous qui le connaissez, malgré son immortalité vous répandez son Sang Précieux ! Les Juifs ont crucifié Jésus quand il le voulait bien et ils n'ont fait qu'accomplir un mystère de rédemption : pour vous, malgré les résistances de cette douce Victime, vous lui retournez le fer dans la plaie, et vous n'en faites sortir le sang que pour un mystère de damnation. Ah ! sachez-le bien, chrétiens sans cœur qui osez spéculer à l'avenir sur l'absolution du péché que vous allez faire, vous trafiquez, avec le démon, des miséricordes de notre cher Sauveur, vous mettez son Précieux Sang au rabais en échange d'une vile jouissance.

Vous savez bien que Jésus ne veut pas votre damnation, qu'il donnerait mille fois son Précieux Sang pour arracher une seule âme à l'enfer. Voilà ce qui vous donne tant de hardiesse pour pécher ! mais le péché une fois commis, savez-vous ce qu'il en coûte à Jésus pour le détruire ? Supposez que la Rédemption n'ait été faite que pour les péchés commis jusque-là, alors vous forcez Jésus à chaque péché nouveau à remonter sur sa croix et à y être transpercé comme la première fois pour que son Précieux Sang jaillisse encore et coule sur votre âme lorsque le prêtre lè-

vera devant vous la main qui donne l'absolution ! Avais je raison de dire que c'est gaspiller le Précieux Sang de Jésus, que de commettre un péché ? Hélas ! que cette affirmation est exacte dans son lamentable réalisme !

C'est gaspiller le sang de Jésus, que de résister à une grâce du bon Dieu. Nous avons besoin de toutes les grâces que le bon Dieu nous donne. Il n'en est point d'insignifiante, encore moins de superflue. Nous nous trouvons parfois plongés dans un océan de grâces, et nous croyons pouvoir en prendre et en laisser : " Oh une goutte de temps en temps, cela me suffira bien, disons-nous, il n'en faut pas tant pour aller au ciel ! " Erreur fatale ; nous oublions que cet océan de grâce est un abîme appelé par un autre abîme, l'abîme insondable de notre misère. Dieu sait bien tout ce dont nous avons besoin, quand il nous donne tant de grâces il ne fait rien d'inutile, ses grâces nous suffisent pour nous sauver mais aucune n'est de trop. Prétendre se sauver en sacrifiant une seule de ces grâces, c'est une folle présomption, une dangereuse témérité qui compromet toujours le salut. Oui, telle résistance à une inspiration passagère du bon Dieu, est peut-être le point de départ de bien des damnations. Vous croyez pouvoir vous passer de telle grâce, hélas ! peut-être en conséquence de cela, il faudra vous passer du ciel pour toute l'éternité. Voilà bien pourquoi S. Paul nous recommande d'opérer notre salut " avec crainte et tremblement, " lui pourtant en qui la grâce a surabondé plus qu'en tout autre peut-être ! Mais le motif de la crainte n'est pas le seul pour nous empêcher d'abuser des grâces actuelles. Cette grâce que vous trouvez si insignifiante, elle représente quelques gouttes du Précieux Sang, puisque c'est par son sang que Jésus vous l'a acquise. Ah ! si elle représentait pour vous une piastre ou seulement quelques centins, vous vous garderiez bien de la négliger ! Mais, disent nos ingrats, ce n'est que le sang de Jésus, à quoi bon se gêner, Jésus a tant versé de sang !

C'est gaspiller le sang de Jésus que d'assister si mal ou si rarement à la Ste Messe, c'est gaspiller le sang de Jésus que de négliger la fréquentation des sacrements, mais surtout c'est gaspiller le sang de Jésus que de profaner les sacrements. Gaspillage impardonnable entre tous les autres, car c'est celui de Judas lui-même. Oui, tous ces chrétiens qui s'approchent des sacrements avec des intentions mauvaises ou sans les dispositions requises, peuvent bien se dire comme Judas : " J'ai péché en livrant le sang du Juste. "

Le Vendredi Saint, lorsque Jésus perdait son sang, ce sang divin qu'adoraient invisiblement les anges, ce dut être pour Lui une grande douleur de voir ce sang foulé aux pieds sur le chemin du Calvaire, par une populace indifférente et haineuse. La pensée que ce même sang si précieux serait gaspillé et rendu inutile par tant de chrétiens, lui fut bien autrement douloureuse encore. Dire que malgré tant de souffrance, malgré tant de flots du sang Rédempteur, il se commettrait tant de péchés, il se damnerait

tant d'âmes quand même. Pauvre Jésus-Christ ! peut-être si son amour ne l'avait pas rendu tant prodigue de son sang, bien des ingrats n'auraient pas osé en abuser !

Oh ! épargnons à notre bon Sauveur une si affligeante perspective, ne lui imposons plus ce calice d'amertume. Ce Sang qu'il a reçu de l'Immaculée Vierge Marie, ce Sang béni dont il a versé pour nous jusqu'à la dernière goutte sur le Calvaire, ce Sang que la Personne du Verbe éternel s'est uni directement dans l'Incarnation pour ne s'en séparer jamais même durant les 3 jours de la Passion, oh ! sous quelque forme qu'il se présente à nous, sachons lui témoigner une dévotion véritable par notre soin à en utiliser les moindres gouttes pour notre salut. Et dans l'éternel *Te Deum* du ciel nous ne cesserons de bénir ce bon Sauveur " qui nous a rachetés par son Précieux Sang : " *Tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redemisti.*

FR. MARIE BERNARD, *M. Obs.*

◆◆◆◆◆

PRENEZ ET LISEZ.

Chers Lecteurs, en vous redisant ces mots adressés autrefois par un ange à S. Augustin, j'ai l'intention de vous recommander la lecture des bons livres.

Oui, lisez. Vous voulez n'est-ce pas être bien vêtu, bien nourri, vous enrichir? . . . Tout cela, entendu raisonnablement, est louable. Car vous avez une âme spirituelle qui est plus que votre corps. Quelle folie de négliger l'âme pour donner tous vos soins au corps. Ah ! nourrissez, revêtez, enrichissez le mieux possible votre âme, cette âme que la grâce sanctifiante a rendue l'enfant de Dieu. Ne la laissez pas languir de faim, de froid, de misère ; ce qui arriverait si vous ne lui donniez pas les connaissances contenues dans les livres. Dieu lui-même a dicté un livre : la Sainte Ecriture, et il inspire encore ses serviteurs à l'imiter pour l'aider à nourrir, vêtir, enrichir les âmes. Mais à quoi bon la Sainte Ecriture, à quoi bon les livres si on ne les lit. Oui, lisez. Toutefois, ne lisez pas tout. Il y a des livres nuisibles ; nous en avons déjà parlé. Ne lisez que de bons livres ; ceux qui ne nuisent d'aucune manière mais au contraire sont avantageux, je veux dire éclairent, portent au bien, à la vertu, conduisent à Dieu.

Peut-être direz-vous que vous ne connaissez pas ou que vous n'avez pas ces livres. Soit ! mais nous pouvons vous aider. Entre amis on se rend service volontiers. Pour commencer je vous recommande la **Nouvelle Vie de S. Yves de Bretagne**, prêtre du Tiers-Ordre de S. François (1253-1303) avec une introduction et un appendice sur le Tiers-Ordre (1), par le Père Norbert Franciscain. Ce livre, dédié à Sa Grandeur Mgr Fallières, évêque de S. Brieuc et Tréguier, qui a bien voulu en accepter l'hommage, vient de paraître avec la haute approbation du Rme P. Louis de Parme, ministre général de tout l'Ordre de S. François.

Ecrit en bon style, simple et clair, cet ouvrage *très documenté* retrace d'une manière fort intéressante la vie du glorieux Avocat des Pauvres. " Tous ceux qui la liront, dit le savant évêque de Rodez, Mgr Bourret, en seront très edifiés. " — Les réflexions morales qui découlent naturellement du récit historique, souvent empruntées aux vieux légendaires bretons au style candide et naïf, plairont certainement aux pieux lecteurs et spécialement à ceux qui sont agréés au Tiers-Ordre Franciscain dont fit partie S. Yves, ainsi que l'auteur le prouve de la façon la plus irrécusable, à l'aide de documents précis et authentiques, présentés avec ordre et reproduits intégralement.

(*Revue Franciscaine.*)

(1) Un volume in-8 de 350 pages, orné d'une gravure. Prix : 35 cents, le port en plus.